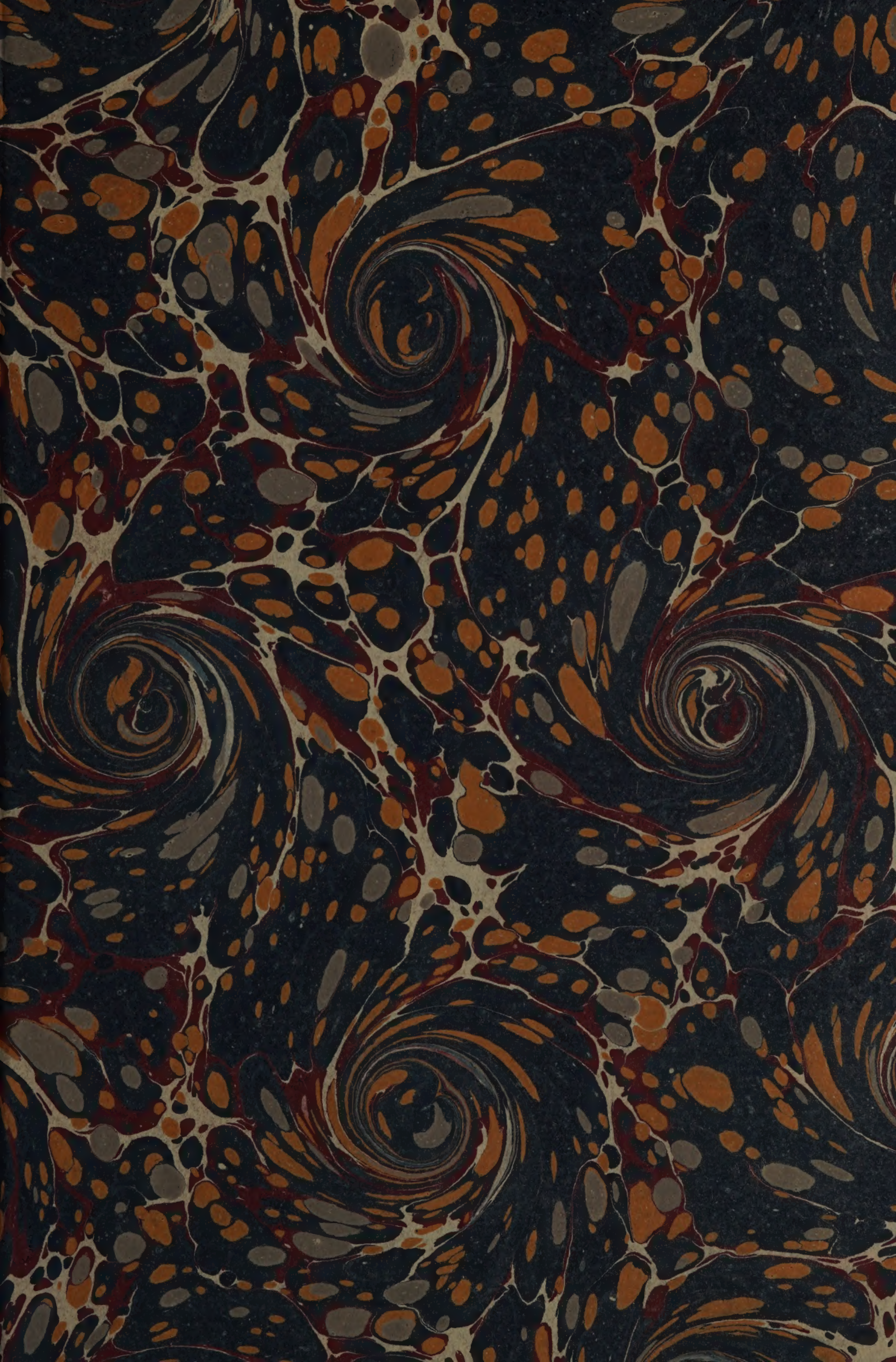


DES

DÉCOUVERTES EN MÉDECINE.

DES

DÉCOUVERTES EN MÉDECINE.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DU COURS DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

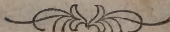
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

Le 10 Avril 1843;

PAR

Le Professeur R. D'AMADOR.

RISUEÑO



Montpellier.

BOEHM ET COMP., IMPRIMEURS DE LA MAIRIE.

1843.

DES DÉCOUVERTES

EN MÉDECINE.

I.

Messieurs,

Le reproche d'*immobilité* a été récemment articulé contre Montpellier.

Le reproche de *crédulité* nous est chaque jour jeté à la tête par des Écoles rivales.

Par le premier, on fait de nous autant de fakirs de l'Inde plongés dans une niaise extase.

Par le second, nous sommes offerts au public comme des enfans sans raison, prêts à accueillir les contes d'une sorcière, ou les récits fabuleux de nos nourrices.

Au premier abord, ces deux accusations paraissent contradictoires, et pourtant elles ne le sont guère dans la pensée de ceux qui nous en gratifient ; puisque, crédules pour les erreurs, nous ne restons immobiles (selon leur dire) que pour les vérités réelles et les *découvertes* positives.

Ces deux qualifications, notre École nè les accepte pas, et les

mérite encore moins. Les injures ne touchent point à la vérité d'un fait ; elles ne font même que le constater. — Mais, comme ces accusations nous arrivent des lieux où l'on crie perpétuellement au *progrès*, comme elles nous viennent des hommes qui proclament chaque matin leurs grandes *découvertes*, comme elles nous sont adressées par des Écoles qui font et refont chaque dix ans la médecine, et dont l'agitation (qu'il faut se garder de confondre avec l'activité) n'a ni terme ni mesure; il m'a paru bon d'étudier aujourd'hui avec vous ce grand sujet des *découvertes en médecine*, afin de bien discerner les réelles des apparentes, et de faire voir, pour les découvertes accomplies, de quel côté se sont trouvées l'*immobilité* et la *crédulité* dont on nous accuse, de quel côté on rencontre le *vrai progrès* qu'on nous dénie.

Je ne sais si je me trompe ; mais j'ai cru que ce point d'*histoire médicale*, fécondé par quelques vues, pourrait être utilisé par quelques conséquences.

Malebranche retranchait impitoyablement de ses lectures tout ce qui n'était que historique : il craignait que cette occupation, selon lui, vide et stérile, ne dérobât quelques instans à ses méditations.

Je suis loin de penser comme Malebranche, malgré le profond respect que m'inspire son génie ; et je me trouve plus de penchant pour l'axiome de Pline, qui dit : que l'histoire plaît toujours, de quelque manière qu'elle soit écrite. Je confesse que, pour moi, l'histoire est l'institutrice du genre humain, comme dirait Cicéron, et qu'elle devient indispensable en médecine, en proportion de ce que notre science, plus conjecturale qu'une autre, a plus besoin de connaître les fautes du passé pour éviter les écueils semés sur sa route. — Elle me paraît indispensable pour

s'assurer si les générations médicales passées n'ont rien à reprocher à celle qui passe ; ou si celle qui passe n'a rien à apprendre, à imiter, ou à éviter de celles qui l'ont précédée. En un mot, l'histoire me paraît utile pour pardonner, excuser, accuser, ou conseiller son siècle, et pour rendre aux Écoles, comme aux hommes, la justice qui leur est due.

Dans ce que je vais dire sur les *découvertes en médecine*, je ne m'adresserai pas, Messieurs, à tous ceux, qui, une découverte venant à éclore, ont un parti pris. Il est impossible de ramener ces espèces de gens : ils ne peuvent et ne doivent pas se convertir. Seulement à côté d'eux il se rencontre, dans tous les grands débats, un certain nombre d'esprits bien intentionnés, mais séduits et enchaînés, souvent par les plus nobles motifs, sur le terrain, où les attirent avec toute sorte de ruses les partis brouillons. Or, ce sont là les seuls adversaires qu'il soit digne de ramener et honorable de convaincre ; car, si on ne désarme pas la haine injuste, la bonne foi séduite mérite bien qu'on la détrompe. C'est donc à ceux-là seuls que s'adresseront, dans la discussion sérieuse que nous allons ouvrir, les argumens du bon droit, de la raison et de la vérité. — C'est à ceux-là et pour ceux-là seuls, que nous allons développer les caractères à l'aide desquels on pourra très-souvent faire la part des fausses ou des vraies découvertes dans notre science.

Ces caractères, je les réduis à deux ; les voici :

1° La vraie découverte sera le plus souvent, à son apparition, accueillie par le mépris, au lieu d'être reçue par l'enthousiasme.

2° La vraie découverte aura, au premier abord, l'air d'un paradoxe.

PREMIER CARACTÈRE. — *Le premier caractère de la vraie découverte est, disons-nous, d'être le plus souvent niée, méprisée, persécutée à son apparition première.*

Pour arriver à une démonstration péremptoire de ce signe caractéristique, il convient de diviser les *découvertes* médicales en deux classes : celles qui appartiennent à la partie statique de l'homme, et celles qui se rapportent à sa partie dynamique. En d'autres termes, celles qui touchent à l'élément matériel, toujours le même, et celles qui ont lieu sur la partie mobile et instable de l'organisme. Cette distinction est réelle, et, pour notre but, parfaitement utile ; voici pourquoi : c'est que, si les découvertes de la première classe, qui se rapprochent de celles des sciences physiques, qui en ont la constance et la certitude, sont encore, et ont été contestées, nous ne serons plus surpris quand nous verrons les secondes, instables comme la vie, et mobiles comme la sensibilité vitale elle-même, être niées, bafouées et persécutées outre-mesure.

Or, pour la première classe de découvertes, l'histoire est là ; son témoignage est irrécusable ; et les faits à produire sont presque de notoriété vulgaire.

Qui de vous, par exemple, ne connaît Vesale, depuis surtout qu'une *Iconologie* ingénieuse vous l'a offert avec un magnifique commentaire à cette même place ? Qui de vous, aujourd'hui, ignore sa vie, ses travaux, sa gloire, ses découvertes, mais aussi ses malheurs et son infortune ?

Vous savez tous que, depuis le XVIe siècle, il est regardé à bon droit, comme le créateur de l'anatomie humaine, proscrite

chez les anciens et dans le moyen-âge, par les préjugés d'une religion mal comprise. — Vous savez tous, qu'il se porta de bonne heure vers cette science, et avec une ardeur qui lui faisant surmonter tous les dégoûts, lui fit aussi affronter tous les périls. On le vit, à Paris, passer des jours entiers au cimetière des Innocens et à la butte de Montfaucon, au milieu des cadavres ; et, la nuit, disputer leur proie aux vautours, sur les gibets et les potences, pour profiter des rares occasions qu'il avait de faire des recherches. Vous savez que, professeur successivement à Pavie, à Bologne et à Pise, il fut aussi successivement médecin des deux premiers princes d'Europe au XVI[e] siècle ; mais que des envieux cherchèrent une occasion de le perdre, et la trouvèrent. On l'accusa, en effet, d'avoir ouvert le corps d'un gentilhomme espagnol encore vivant. L'Inquisition demanda sa mort ; et Philippe II obtint difficilement du très-redoutable Tribunal, que le prétendu coupable paierait ce crime plus qu'imaginaire, par un pélerinage en Terre-Sainte, sorte d'expiation alors fort en vogue. Vesale fut, à son retour de ce périlleux voyage, jeté par la tempête sur une côte inhospitalière, où il mourut de faim.

L'étonnement se mêle à l'admiration, lorsqu'on pense à tout ce que cet homme voulut ; à tout ce qu'il entreprit, à tout ce qu'il exécuta. Il trouvait dans son génie plus de ressources encore qu'il ne pouvait rencontrer d'obstacles à ses desseins ; et ses ressources étaient aussi promptes et aussi audacieuses, que les obstacles pouvaient être imprévus.

Eh bien ! Messieurs, toutes les belles découvertes de l'auteur ; les graves et nombreuses erreurs qu'il a réfutées, et sur la foi desquelles la science anatomique vivait en paix depuis 15 siècles ;

la rare précision qu'il a mise dans la description de ce qu'on connaissait déjà, ou dans la recherche de ce qui restait à connaître ; enfin le talent qu'il a montré pour répandre une science si spéciale et d'un abord si aride ; toutes ces éminentes qualités, tous ces grands et signalés services ont eu pour récompense la persécution la plus noire et la calomnie la plus invraisemblable ; et l'immortel Vesale, qui a été pour la géographie du corps humain, ce qu'a été Colomb pour la géographie du globe, paya d'une mort funeste les dons de son génie et les résultats scientifiques de ses travaux immenses.

C'est à peine, Messieurs, si vous pourriez soutenir la lecture de tout ce que ses ennemis (car ils furent plus que ses adversaires), Jacques Sylvius et Riolan, ont écrit contre l'homme et ses découvertes.

Le premier va jusqu'à affirmer, dans un pamphlet, type de mauvais goût par la forme, comme il l'est par le fond de mauvaise science : « Que tout ce qu'on trouve de bon dans les œuvres de l'illustre anatomiste, peut se renfermer dans une feuille de papier ; le reste ne devant être considéré que comme un grimoire obscur et tout-à-fait inutile. »

Et Jean Riolan, qu'on trouve toujours sur la trace des vérités nouvelles pour leur barrer le passage ; Jean Riolan, à qui son grand savoir ne fera jamais pardonner son horreur pour les découvertes, Jean Riolan n'a-t-il pas avancé qu'il préférait se tromper avec Galien, que de trouver juste avec Vesale ?

Aussi, suis-je bien surpris en voyant l'illustre Faculté de médecine de Paris placer au bas du beau portrait de Riolan le fils qu'elle possède, ces mots : *Anatomicorum sui sæculi princeps*, c'est-à-dire, qu'elle ait décerné le titre de premier anatomiste,

non de son École, mais de son siècle, à l'homme qui nia précisément toutes les découvertes du siècle où il vécut; qui rejeta et les beaux travaux anatomiques de Vesale, et les ingénieuses recherches physiologiques d'Harvey; à l'homme qui, ayant vécu à l'époque la plus féconde en grands et nouveaux faits, se donna le triste rôle de les contester tous, et qui, d'un seul trait, mit les XVI[e] et XVII[e] siècles, siècles créateurs de l'anatomie et de la physiologie, au néant.

Tous les moyens d'expérience exacte ou n'existaient point encore ou naissaient à peine. L'air n'était pas pesé comme on pèse un corps solide, et l'on ignorait complétement le moyen de constater par le baromètre, tous les phénomènes météorologiques; le thermomètre n'était point inventé.

Sanctorius vint, et son nom a été rendu immortel par la belle série d'expériences sur la *transpiration insensible*, qu'il conçut avec génie et qu'il sut exécuter avec persévérance.

Ce célèbre professeur de l'Ecole de Padoue imagina de comparer aux alimens pris la quantité des excrétions rendues. Il fit plus : il joignit à cette première donnée une grande sagacité, pour observer toutes les variations de la transpiration insensible, fonction importante, qui, bien que soupçonnée par Galien, n'avait point encore une théorie. Sanctorius sut donc apprécier et presque calculer toutes les causes qui font que cette évacuation est augmentée, diminuée, accélérée, retardée; et même jusqu'à quel point toutes nos sensations si intérieures et si délicates, le bien-être et le mal-être, le sentiment de lourdeur ou de légèreté, le sommeil ou la veille, la joie ou la tris-

tesse, accroissent cette évacuation ou la retardent. Vous n'aurez pas de peine à le comprendre; un horizon immense s'ouvrit alors pour l'hygiène, et la pathologie dut en ressentir les conséquences. Peut-on faire un pas dans la science de la santé, sans que celle de la maladie n'en fasse un parallèle? L'ouvrage de Sanctorius est un véritable traité de la première de ces sciences, et malgré tout ce que Dodart en France, Keil en Angleterre, Gorter en Hollande, et Robinson à Dublin, ont pu ajouter, modifier, retrancher ou perfectionner à l'œuvre de Sanctorius, la gloire de celui-ci n'en reste pas moins intacte; c'est lui qui en a conçu l'idée, qui a porté le plus de sagacité dans la conception, de patience dans l'exécution de l'œuvre, et à qui revient en somme le vrai mérite de la découverte. Ses successeurs ont pu perfectionner, Sanctorius seul a créé dans cette branche. Or, Messieurs (et c'est ici que je réclame votre bienveillante attention), Sanctorius n'eut pas plutôt ouvert ce nouvel horizon à l'art, que tous ceux qui purent en ternir la découverte, s'occupèrent à le dénigrer. Le reproche d'*innovation*, si puissant auprès des sots; l'invocation en faveur des usages reçus, moyen si victorieux auprès des esprits myopes; ce-soi-disant respect, cette vénération oisive, stérile, et je dirai presque injurieuse pour l'antiquité, si peu flatteuse pour elle, tout, tout fut mis habilement en œuvre pour anéantir ou amoindrir les travaux d'un homme dont le tort irrémissible avait été de vouloir ajouter quelque chose à ceux des anciens. L'inquisition, chose étrange! ne s'en mêla point; mais, un folliculaire, aussi obscur que son nom, imprima contre lui un livre sous le titre de *Statico-mastyx*, le *Fouet de la statique*. Obicius, il va sans dire, eut des partisans; mais son nom n'est

connu aujourd'hui que par celui de Sanctorius, comme la gloire de Fernel nous a conservé le nom de Flesselle, son obscur ennemi; l'illustration de Descartes celui de Voët, son odieux accusateur; et la vertu de Socrate, celui d'Anitus.

Mais de tous les grands travaux sur la statique animale, aucun n'a eu ni la grandeur, ni le retentissement de la circulation du sang. Aucun aussi n'a éveillé une opposition si formidable. Elle paraissait pourtant destinée à conquérir tous les suffrages, puisque ce n'est pas par des raisonnemens qu'on la prouve, mais bien en la faisant voir qu'on la démontre; et que les hommes ajoutent bien plus fermement foi à ceux qui leur disent: *J'ai vu;* qu'à ceux qui leur disent: *J'ai conclu.* Aidé d'un simple verre grossissant, le premier venu peut voir le sang couler rapidement vers les extrémités d'un poisson, et revenir lentement vers le centre de l'animal, et cela, aussi distinctement qu'on voit de Lyon, le Rhône et la Saône courir dans leurs lits.

Que manque-t-il donc à cette grande et belle idée pour obtenir un assentiment aussi prompt qu'unanime?.... Que lui manque-t-il? Ce qui manque à toute vérité quand elle vient au monde: la lutte et le martyre?

La circulation du sang fut donc niée, niée avec acharnement; la découverte poursuivie par le ridicule; son immortel auteur, outragé par l'ignorance; ses partisans anathématisés par le pédantisme. Cinquante ans après avoir été démontré, ce grand fait, l'orgueil de la physiologie moderne, était encore bafoué par les universités d'Europe; ces synagogues de la science, qui, au lieu

de les protéger, comme dans leur berceau, étouffent si souvent les vérités naissantes.

La Faculté de Paris chargea un de ses membres de la réfuter, et Denyan (que Boileau a rendu si ridicule), après avoir beaucoup déraisonné, selon sa coutume, conclut savamment qu'Harvey n'était qu'un novateur, et sa découverte qu'un système ridicule. Regrettons, Messieurs, que, deux siècles après, et comme si la raison n'avait point fait un pas, il se trouve encore au sein de ce corps illustre, des professeurs de la race des Denyan, *assez oublieux de leur gravité et assez ignorans de la pathologie*, pour appeler, dans une séance solennelle, le riré de l'ignorance sur des découvertes du plus haut avenir.

La persécution contre Harvey fut portée si loin, que l'illustre auteur paraît s'être long-temps refusé, vers la fin de ses jours, à faire paraître son livre sur la Génération, dégoûté des querelles que celui sur la Circulation du sang lui avait suscitées. S'il faut en croire les historiens, on l'appelait par dérision *Circulator;* et il ne fut aux yeux des autres médecins, qu'un disséqueur d'insectes, de crapauds et de grenouilles : les vieux médecins surtout ne crurent pas qu'il leur restât quelque chose à apprendre, puisque, suivant l'expression d'un auteur, ils moururent satisfaits de leur ignorance.

Il serait aussi long qu'inutile de nous appesantir sur ces résistances. Les adversaires d'Harvey furent, un demi-siècle durant, nombreux, actifs, persévérans, souvent inconvenans, parfois grossiers jusqu'à l'injure. Jacques Primerose, Denyan et Riolan en France, Gaspard Hoffmann en Allemagne, Parisanus en Italie, outre Bartholin et Vanderlinden en Danemarck et en Hollande, tentèrent tout pour faire périr la nouvelle vérité qui

naissait à peine. Mais leurs attaques, si elles éloignèrent le triomphe, le rendirent en revanche plus éclatant.

L'envie, Messieurs, est une ennemie maladroite, qui, voulant toujours le mal, produit le bien, plus souvent qu'elle ne le pense. Celui qu'elle attaque a peut-être moins que personne le droit de s'en plaindre, puisqu'elle sert le mérite en le persécutant. Son inflexible haine aiguillonne, en effet, l'intelligence, lui révèle ce qui lui manque, met toutes ses forces en action, appelle l'orgueil même au secours du talent, et ajoute un nouvel éclat à la gloire du triomphe.

Mais la gravité de conduite, la dignité du silence et la circonspection de bon goût qu'Harvey tint dans cette longue dispute, portèrent leurs fruits. La vérité se fit jour comme la lumière; et quelques adhésions, riches d'autorité et de force, vinrent propager à toujours la découverte proscrite; car, si elle eut des persécuteurs, elle eut aussi des apôtres, des propagateurs intrépides, intelligens, infatigables.

Werner Rolfink, le plus habile de tous les anatomistes allemands de l'époque, se déclara pour la nouvelle doctrine, et la célébrité dont jouissait cet illustre professeur de l'École de Iena, ne contribua pas peu à répandre la doctrine d'Harvey, en Allemagne.

Descartes, le grand réformateur de la philosophie en France, adopta aussi la découverte, en déclarant qu'on n'en avait jamais fait, en médecine, de plus utile.

Et Fagon, devenu par la suite médecin de Louis XIV, crut qu'on pouvait être bon citoyen, sans adopter aveuglément les erreurs physiologiques de son époque. *Il fit une action d'une audace signalée*, dit le prudent Fontenelle, *et qui ne pouvait être jus-*

tifiée que par un grand succès. Il osa soutenir la circulation du sang, et les vieux docteurs trouvaient qu'il soutenait avec esprit cet étrange paradoxe.

A dater de ces grandes adhésions, le bruit des opposans commença peu à peu à baisser, continua de s'éloigner, et finit par s'éteindre, comme un lointain écho qui n'est plus répété que par l'histoire; car c'est ainsi que finissent toujours ces orages que la passion, dans son délire, soulève contre la raison, et dont cette suprême législatrice des hommes sort toujours plus radieuse.

Mais, qu'y a-t-il dans tout cela qui doive nous étonner? L'histoire est là qui nous dit ce qui a été, et nous apprend ainsi ce qui est, sera et doit être. N'est-il pas reçu que les grandes existences doivent avoir la consécration du malheur, et que le Capitole serait incomplet, s'il n'était pas près de la Roche tarpéienne? Cela est peu encourageant pour les grands hommes, et César se serait bien passé d'être assassiné par les conjurés de Brutus, Thémistocles d'avoir eu à subir l'ostracisme; mais la loi de la destinée humaine est là, qui dit que c'est la persécution qui met le sceau à toutes les grandes renommées, à tous les grands hommes, comme à tous les grands principes.

Oui, sans doute, toute vérité nouvelle doit avoir en proportion du bien qu'elle apporte, un écueil d'épreuve qui l'attend; et la semence jetée sur le monde ne doit point germer, sans que les frimas s'apprêtent à l'étouffer. Une idée, une vérité, une découverte, ne peuvent naître à la lumière, sans que les passions les plus odieuses s'emparent de l'idée pour la travestir, des hommes qui la personnifient pour les persécuter, des faits qui la proclament pour les nier. Il y a plus, c'est que, avant de

triompher, il faut à toute idée nouvelle traverser l'épreuve de la moquerie, et subir celle du ridicule, cette première torture de toute vérité. Et pourquoi nous en étonner? De quel droit voudrions-nous conquérir le vrai sans fatigue, quand le bien ne s'obtient jamais que par la lutte? Le vrai, quelle que soit sa nature, religieuse, morale ou scientifique, n'aurait aucun charme, s'il devait être obtenu sans danger et conquis sans obstacle. Mais heureusement que le génie ne se laisse pas enchaîner par ces misères. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens, qui l'enchaînent pendant son sommeil; les plus simples efforts lui suffisent pour briser ces liens fragiles, que les nains prenaient pour des cables.

Or, Messieurs, si des découvertes fixes, stables, permanentes, les mêmes toujours, les mêmes partout, qui sont presque en totalité des découvertes anatomiques, n'ont pu germer sans l'épreuve de la contradiction et le déchirement de la lutte; que devrons-nous penser de ces autres découvertes que je puis nommer *dynamiques*, puisqu'elles s'exercent sur ce que la vie a de plus élevé à la fois et de plus mobile; découvertes qui ne sont jamais reproduites à point nommé, dont la constatation ne peut se faire par un acte notarié en bonne forme, qui sont et paraissent aujourd'hui, ne sont plus absolument les mêmes demain, et dont mille et une des conditions mobiles de l'existence vitale changent l'apparition, modifient l'aspect, troublent la réalité; pour lesquelles il faut joindre à la pénétration du jugement la souplesse de la raison, et à l'intelligence qui conçoit, l'imagination qui crée; sans qu'on puisse prédire, comme

pour l'apparition d'une comète ou d'une éclipse, qu'elles seront, quand elles seront, ni à quelle date certaine elles se révèleront à l'observateur attentif?

Aussi, la gloire que procurent les découvertes *dynamiques* est infiniment moins bruyante que celle des autres genres. Comparez, en effet, la popularité des noms d'Harvey, de Vesale, de Morgagni, de Haller, de Bichat, à celle des hommes qui se sont exercés dans les découvertes si délicates du dynamisme. Pas un de ces génies qui jouisse encore à cette heure du degré de gloire que ses travaux lui assignent! Un préjugé de plomb pèse sur leurs noms, et les étiquettes dédaigneuses mises par la prévention se voient encore sur leurs visages. — Paracelse est regardé comme un fou par la foule; Vanhelmont, comme un enthousiaste; Sthal, comme un rêveur chagrin et solitaire; Barthez, comme un métaphysicien inintelligible; Bordeu, comme un bel esprit; Jenner, comme un paysan crédule du Devonshire, et Mesmer, à tout prendre, comme un charlatan ou un sorcier digne d'être livré à la risée publique.

Et nous devons nous consoler, Messieurs, de cette cruelle destinée faite à la vérité dans ce monde, et surtout à la vérité médicale, la plus difficile et la plus délicate entre toutes, quand nous voyons cette même loi présider aux découvertes des arts les moins sujets à contestation ni dispute.

Que de préjugés n'a pas eu à vaincre la découverte de Franklin, les paratonnerres! Et, encore de nos jours, que d'opposition aveugle à cet admirable défenseur de nos vies contre la foudre!

A Strasbourg, où on vient d'élever jusqu'aux nues l'auteur de l'imprimerie; à Strasbourg, qui a fêté ce nom, à l'égal des nations anciennes pour les demi-dieux et les héros mytholo-

giques, et qui, avec Harlem et Mayence, se dispute à ce jour, et l'honneur de l'homme, et l'honneur de la découverte; eh bien! à Strasbourg, Guttemberg ne trouva d'abord que froideur et indifférence! Les uns disaient : A quoi bon? Les autres, par cela seul qu'il faisait autrement qu'on avait fait, suspectaient jusqu'à sa moralité. La plupart, enfin, mirent en doute sa religion, et, lui croyant des rapports avec le diable, se signaient à son approche. — La ville, folle aujourd'hui de Guttemberg, demeura alors immobile devant son entreprise, indifférente devant ses nécessités; et il put concevoir presque un regret de sa découverte, et se dire à lui-même ces tristes et mélancoliques paroles du plus beau génie de l'Espagne, Cervantès : *On me comprendra peut-être, mais après ma mort.*

Un grand poëte a pu donc écrire, avec raison, une véritable Ode que vous savez tous par cœur, et que son à-propos m'enhardit à vous citer :

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous!
On les persécute, on les tue;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée,
Le sage lui dit : Cachez-vous.

Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain,
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la Croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore
Le jour manquait, eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

II.

SECOND CARACTÈRE DES DÉCOUVERTES. — *D'avoir, le plus souvent, l'air d'un paradoxe.*

Vous serez peut-être étonnés, Messieurs, d'entendre l'énoncé de ce second caractère. — Annoncer qu'une découverte, pour être vraie, doit avoir l'air d'un *paradoxe*, risquerait de paraître aussi un paradoxe, si je n'avais hâte de donner à ce mot la valeur qu'il doit avoir dans le langage.

Or, paradoxe, pour l'Académie Française, est la *proposition contraire à l'opinion commune.*

Le paradoxe n'est donc pas une proposition contraire à la *vérité,* mais à l'*opinion ;* ce qui est bien différent.

Et voilà comment toute vérité nouvelle est et paraît à son début un *paradoxe.* C'est qu'elle se trouve en opposition natu-

relle avec l'ancienne opinion qu'elle remplace, et à laquelle elle se substitue.

Quel *paradoxe* plus incroyable que le mouvement permanent de la terre? Qui de nous peut raisonnablement se croire tourner sans cesse, quand nos yeux et notre sens commun crient hautement le contraire?

Aussi, cette nouvelle vérité fut-elle décriée à son apparition, comme contraire au bon sens, opposée à la raison, et en flagrant délit de contradiction avec les Ecritures.

Pourquoi cela?

Parce que la croyance ancienne en possession de l'opinion, enseignait le contraire.

Quel plus insoutenable paradoxe, que de croire que la lumière pourrait d'elle-même faire instantanément un portrait, et remplacer ainsi la main d'un artiste? La découverte de la *circulation* fut considérée comme un paradoxe; vous l'avez vu.

Et, cependant, le *daguerrotype* a rendu, de nos jours même, le paradoxe une vérité incontestable. Et, cependant, *Rosa* et *Kuntz*, qui ont voulu s'élever de nouveau contre la circulation, ont été considérés comme des hommes à paradoxes.

Le paradoxe va donc, comme le dit très-bien l'Académie Française, contre l'opinion commune; elle a bien soin de ne pas dire la *vérité :* auquel cas, le paradoxe ne mériterait plus que le nom d'erreur absurde.

Faut-il dire, pour cela, que tout *paradoxe* est une *vérité?* Non sans doute, pas plus qu'on ne peut dire *erreur*, toute opinion commune. Rousseau a soutenu de brillans paradoxes, qui n'ont jamais cessé d'être des erreurs, et les vérités communes qu'il voulait contredire sont et seront toujours des vérités; mais, si

tout paradoxe n'est pas une vérité, toute vérité nouvelle a l'air d'un paradoxe; c'est là notre thèse.

Une proposition, un fait, une découverte peuvent donc être invraisemblables, et cependant vraies; paradoxales, et pourtant réelles; difficiles à concevoir, et très-possibles.

Un grand homme, que les lettres, la philosophie et les mathémathiques réclament à l'envi, lumière brillante et pure du XVIIIe siècle, a présenté sous un point de vue piquant à la fois et profond, le principe que j'expose. Voici comment il s'exprime dans un de ses meilleurs livres :

« Je vais citer (dit d'Alembert) quelques-uns des raisonnemens par lesquels les philosophes prétendent décider qu'un fait est *impossible*, prescrire des bornes à la nature, et lui dire comme Dieu à la mer : *Tu iras jusqu'ici, et tu n'avanceras pas plus loin.*

» *Question.*—On demande s'il est possible qu'un pepin de fruit mis en terre, produise au bout d'un certain nombre d'années, un arbre du même genre que celui dont le fruit a été tiré.

» *Réponse.* — Il est évident que cela est impossible. Comment le moins peut-il produire le plus? A moins qu'on ne veuille donner le démenti à l'axiome : que le tout est plus grand que sa partie.

» *Autre question.* — Est-il possible qu'une certaine liqueur, lancée par un animal dans le corps de sa femelle, produise un animal de même espèce?

» *Réponse.* — Quelle absurdité ! et quel rapport peut-il y avoir entre cette liqueur brute, et un être pensant et sentant? On ne donne point ce qu'on n'a point. Ceux qui font cette question

sont au moins suspects de matérialisme ; mais, heureusement, l'absurdité de leur hypothèse empêche qu'elle soit dangereuse !

» *Troisième question.* — On prétend avoir trouvé le secret d'une petite poudre, qui a cette propriété, que, quand il tombe une étincelle dessus, cette poudre éclate avec grand bruit, et peut, quoique en petite quantité, renverser dans son explosion des édifices considérables. — On demande si la chose est possible.

» *Réponse.* — Cela est impossible par tous les principes de la mécanique. Pour qu'une petite masse en renverse une grande, il faut au moins que cette petite masse soit douée d'une vitesse énorme. Et, comment une étincelle peut-elle communiquer une si grande vitesse à un amas de grains de poudre en repos? Il faut donc encore renvoyer ce prétendu *fait* au catalogue des fables.

» Cela est fort bien raisonné; mais cette poudre existe, cependant, au grand détriment de l'espèce humaine. »

Or, Messieurs, à l'exemple de d'Alembert, il nous serait aisé de rassembler une foule de faits de l'ordre physiologique, pathologique et thérapeutique, impossibles en apparence, en réalité incontestables ; faits incontestés à l'heure ou j'écris, et qui ont été contestés pendant des siècles ; découvertes, combattues à leur apparition, avec des argumens semblables à ceux par lesquels on nie qu'un arbre sorte d'un pepin, un animal d'un liquide ; faits, en un mot, qui seraient le pendant de ceux de d'Alembert, que je citais tout à l'heure ; car, nous pourrions aussi dire à notre tour :

Question. — On demande si une poudre, inconnue aux savans d'Europe, et découverte par des sauvages, peut posséder la vertu

de guérir, mieux que tout autre spécifique, la fièvre intermittente ?

Réponse. — Il est évident que la supposition de cette vertu est une absurdité ; car, on n'aperçoit nul rapport entre le mal et le remède. Comment, d'ailleurs, croire que de pauvres sauvages puissent trouver ce que des peuples policés ignorent ?

Autre question. — On demande si, pour se préserver d'une maladie, il peut être utile à l'art de la donner, avec des modifications telles qu'elle puisse, de nuisible, devenir salutaire ?

Réponse. — Il est évident que cela est inadmissible. Comment vouloir remédier au mal, en le donnant ? Et l'absurdité de cette pratique ne peut être égalée que par son immoralité ! Car, il sera toujours défendu de donner une maladie, pour se préserver d'une autre maladie.

Troisième question. — On demande si la maladie d'un animal peut préserver l'espèce humaine d'une autre maladie qui lui soit analogue ?

Réponse. — Il est clair qu'une pareille méthode doit ajouter au mal au lieu de l'éteindre, et que la maladie des bêtes, ajoutée à celle des hommes, produira un effet désastreux, dont les conséquences sont incalculables.

Quatrième question. — On demande s'il est possible qu'un atome de virus vaccin préserve de la petite-vérole ; tandis qu'une grande quantité de virus ne produira pas le même effet préservatif ?

Réponse. — Le moins ne pouvant jamais donner le plus, il est évident qu'un atome de virus ne fera pas ce que ferait la grande masse, ou que la grande masse fera au moins ce que fait la petite.

Cinquième et dernière question. — On demande enfin si, faisant vomir avec deux grains d'émétique, on ne ferait pas plus sûrement vomir avec vingt?

Réponse. — La chose est et doit être ; car, de même que vingt hommes ont plus de force que deux, vingt grains d'émétique doivent en avoir plus que quatre.

Tous ces raisonnemens seraient fort beaux, Messieurs ; mais, par bonheur pour l'espèce humaine, la poudre des sauvages existe ; elle s'appelle le *quinquina*. La maladie artificielle, qui préserve de la maladie naturelle, existe encore; c'est l'*inoculation*. La maladie des brutes, qui garantit d'une affreuse infirmité l'espèce humaine, est aujourd'hui un fait vulgaire; il se nomme la *vaccine*. Il est plus que vulgaire, ce fait; il est obligatoire par-devant la loi, à l'instar d'un extrait de naissance ou d'un certificat de bonnes vie et mœurs.

Par malheur pour le raisonnement, mais par bonheur pour la raison, un atome de vaccine préserve de la variole, et des masses de virus deviennent nuisibles. Et quand vingt grains d'émétique empêchent le vomissement, deux grains ont la puissance de le produire.

Et tous ces paradoxes ont eu leurs luttes à soutenir, leurs droits à revendiquer, leurs lettres de naturalisation à gagner. A leur apparition, le préjugé les a poursuivis des faux raisonnemens que vous venez d'entendre; l'ignorance présomptueuse les a traités de paradoxe, et la haine, cachée sous les plis du sophisme, s'est attachée à leur poursuite.

Le *quinquina*, par exemple, est resté près de cent ans à se faire agréer. — Porté d'Amérique en Espagne, en 1638, nous étions en plein XVIIIe siècle, que Sthal et Boërhaave, ces deux princes

de la médecine, hésitaient à lui donner droit de bourgeoisie ; et Baglivi, au fond de l'Italie, se donnait des peines infinies pour réclamer en faveur du célèbre spécifique. Le même Denyan, dont j'ai déjà parlé, soutenait, soixante ans après la découverte (le 3 septembre 1683), une thèse contre la précieuse écorce, et la conclusion de cette thèse est que le *quinquina est détestable dans les fièvres intermittentes;* et Pérault renchérit sur la même sottise, le 24 janvier 1684, et un nommé Mauvilain, le 9 mars suivant.

Guy-Patin l'abhorre autant que les Jésuites; et, pour lui, ce n'est pas peu de chose. A l'entendre, il n'a guéri personne, et il n'en est question nulle part. *Barbarus ipse jacet, sine vero nomine cortex.*

Mais Guy-Patin fut aussi malheureux prophète ici, que pour l'émétique, qu'il confondait, dans son animosité, avec le quinquina et les Jésuites; aussi malheureux prophète que madame de Sévigné, soutenant, à la même époque, qu'on ne prendrait pas de café, et qu'on ne lirait plus, dans trente ans, les pièces de Racine.

Au rapport de cette femme célèbre, le fameux cardinal de Retz mourut d'une fièvre pernicieuse, dans laquelle les médecins prodiguèrent la saignée et refusèrent obstinément le quinquina, Talbot, le seul qui, à Paris, sût alors en faire un judicieux emploi, n'ayant été appelé qu'à l'agonie.

Woulonne, nom cher à la Faculté de Montpellier, en parlant de la découverte du quinquina, a pu donc écrire ces remarquables paroles :

« Cette écorce, que la *promptitude* même et l'*infaillibilité* de son »action ont rendue si long-temps suspecte, est enfin venue à »bout de triompher des reproches multipliés sous lesquels l'ac-

»cablèrent, presque en même temps, l'ignorance, le préjugé, »l'orgueil des sectes, la haine des partis, et peut-être des pas»sions plus basses, la jalousie personnelle, la cupidité et la »mauvaise foi. L'exemple de tous les jours et de tous les lieux, »nous ferait presque douter aujourd'hui qu'un remède si évi»demment, si universellement salutaire, ait pu être si vivement »combattu. »

Ainsi, par une conséquence de son efficacité, la découverte est exclue par la même raison qui devait la faire adopter.

Pareille chose est arrivée lors de l'introduction des remèdes chimiques dans la pratique de la médecine. A la Faculté de Paris, et au commencement du XVIIe siècle, il était *expressément* défendu d'insérer dans les thèses des opinions favorables à ces remèdes.

Il serait trop long de vous raconter toutes les contradictions qu'éprouva l'antimoine, et les procès qu'il occasiona sous le le décanat de Guy-Patin. Qu'il vous suffise de savoir qu'on ne pouvait pas seulement prononcer dans les Écoles le nom redouté de ce minéral, que de suite on ne fût tancé par le doyen trop prévenu, et que la Faculté voulant le faire proscrire comme un *poison*, employa avec succès, non la balance de Thémis, mais son glaive; si bien qu'à un siècle de distance, il y eut deux arrêts contradictoires du Parlement, l'un pour le défendre, l'autre pour l'autoriser.

L'*inoculation*, cette pratique salutaire, qui n'aurait dû avoir que des partisans, si les conquêtes de la vérité sur l'erreur n'étaient pas le fruit d'une révolution lente et presque séculaire;

l'inoculation, à l'aide de laquelle le médecin dirige la cause du mal, comme le physicien écarte et maîtrise à son gré la foudre qui gronde sur nos têtes ; l'inoculation a rempli un siècle entier de ses débats.

Les discussions, disputes, délibérations des Facultés de médecine et de théologie, ainsi que l'intervention du Parlement dans cette grande affaire, ont retenti pendant tout le XVIII[e] siècle ; et il n'a fallu rien moins que le concours des grands écrivains, joint à l'exemple des plus grands princes, pour entraîner les masses, déraciner le préjugé, et assurer le triomphe de la vérité contre le sophisme. Voltaire, d'Alembert, La Condamine, parmi les philosophes ; Bordeu, Gatty, Tissot, parmi les médecins, dans des écrits lumineux ont noblement défendu la vérité proscrite ; et les maisons régnantes de France et d'Angleterre, soumettant, les premières, à cette *innovation* les héritiers de leurs noms, ont noblement concouru à faire triompher la vérité sur l'aveugle routine.

A l'occasion de toutes ces découvertes, l'opinion régnante a jeté un cri d'alarme ; mais l'expérience a, peu à peu et graduellement, converti ce cri en chant de triomphe. Ce qu'on nomme si abusivement le *sens commun*, et qu'il faut se garder de confondre avec le bon sens, s'est insurgé d'abord contre le *paradoxe;* car, le sens commun, conservateur de sa nature, tient avant tout à ce qui est, et respecte, soit prudence, soit intérêt, les opinions acquises. Mais le prétendu sens commun, se refait avec l'expérience, par l'expérience et sur l'expérience; et le paradoxe de la veille, devenu vérité du lendemain, la vieille opinion prend la place du paradoxe. — Une découverte venant

à éclore, ne soyons donc jamais inquiets du sens commun, Messieurs; le sens commun s'arrange, se refait, se métamorphose; mais, ce qui ne s'arrange pas, ne se transforme point et ne se refait guère; ce qui est invariable, inflexible et irréductible, ce sont les faits, en d'autres mots l'*expérience*. Soyons donc, en toute chose, d'accord avec l'expérience; le prétendu sens commun se convertira peu à peu en bon sens, et s'arrangera ensuite. Le *sens commun* commença aussi par nier les antipodes, et puis il les admit. Un célèbre astronome fut condamné en son nom, comme le pape Zacharie avait condamné, quelques siècles auparavant, un évêque, pour n'avoir pas pensé comme saint Augustin sur les antipodes, et pour avoir deviné leur existence, six cents ans avant que Christophe Colomb les découvrît. C'est au nom du prétendu sens commun, que l'équipage de l'intrépide navigateur se révolta si souvent contre son entreprise; mais, le sens commun de l'équipage fut refait, le jour que Colomb eut touché le Nouveau-Monde.

Je l'ai dit ailleurs, et je demande à le répéter ici, Messieurs: sans les mépriser, méfions-nous un peu de ce qu'on nomme *opinion vulgaire, majorité, sens commun,* puisque, sous ces diverses appellations, l'erreur a donné raison, pendant des siècles, à Ptolémée contre Copernic; aux inquisiteurs de Rome, contre Galilée; aux tourbillons de Descartes, contre l'attraction Newtonienne. C'est en leur nom qu'ont été défendues toutes les erreurs en médecine. Elles ont prêté main-forte à toutes les iniquités et à tous des abus du pouvoir, et elles n'ont fait faute à aucun des préjugé qui ont obscurci la raison, ou altéré le sens moral des peuples. Sens commun n'est donc pas toujours synonyme de vérité, ni le mot paradoxe d'impossible et d'absurde.

A Montpellier, nous ne trouvons de réellement *impossible* que les propositions contradictoires, et nous faisons grand cas des propositions contraires, qui sont très-nombreuses dans notre science. Nous voulons, à Montpellier, et nous ne croyons pas être exigeans, que, pour juger de la réalité d'un fait, on vérifie le fait en lui-même, au lieu de le rejeter d'après une impossibilité apparente. Qu'on ne dise pas d'une chose qui blesse les opinions communes, elle est absurde; mais, tout au plus, elle n'est pas prouvée. Nous tenons pour certain que, repousser les *innovations* sous prétexte d'*impossibilité*, c'est juger ce qu'on ne sait pas, par ce qu'on sait; quand, au contraire, il faudrait soumettre ce qu'on sait à ce qu'on découvre : car, ce qu'on sait ne sera jamais l'équivalent de ce qu'on ignore. Les anciens géographes avaient ainsi raisonné, et ils avaient eu soin de placer les colonnes d'Hercule, c'est-à-dire les limites du monde, aux limites extrêmes de leurs connaissances. Mais, les colonnes d'Hercule, si elles témoignent aujourd'hui des limites de la raison, ne témoignent plus des limites du globe.

Et, c'est cette impossibilité de déclarer un fait médical *impossible*, qui a rendu tous les actes d'autorité en cette matière essentiellement fautifs et radicalement impuissans. De quel droit, en effet, dans les sciences, dans celles surtout dont on ne connaît à peine que l'écorce, apporterait-on un *veto* à toute observation, à toute expérience, à toute découverte qui ne serait pas officiellement patentée dans des livres venus de certains lieux, ou qui ne relèverait pas des programmes officiels d'une École, laquelle s'arrogerait le monopole de l'initiation? De quel droit, à l'avenir, nous serait-il interdit de découvrir, ailleurs que dans l'art de

couper des muscles, des tendons et des aponévroses? De quel droit, dans la science la plus difficile à la fois et la plus délicate, viendrait-on ordonner de croire ou de rejeter, d'admettre ou de combattre telle ou telle *découverte*, et cela au nom d'un concile médical tenu par des adversaires? Et, une fois entré dans cette voie, pourquoi n'élèverait-on pas ces interdictions jusqu'à la dignité du cas de conscience et du problème théologique? Et ce sont ceux-là même qui nous accusent d'*immobilité*, qui prendraient envers nous l'initiative de la contrainte! Et, munis d'une arme à deux tranchans, ils auraient toujours raison contre Montpellier leur adversaire! C'est bien alors que nous pourrions dire comme le Pasquin de la place du Vatican, dans la fameuse affaire du Quiétisme :

« Si nous parlons, les *galères ;* si nous écrivons, le *gibet ;* si nous nous tenons en repos, le *Saint-Office*. Que faire donc? »

Ainsi de notre École : si elle marche, elle est *hérétique ;* si elle fait une halte, elle est *immobile*. Si, par malheur, elle suit les erremens d'une autre, *elle n'est qu'une pâle et insignifiante copie de l'École de la capitale*, ainsi qu'on le lui a reproché en plein conseil. Que faire donc, dirons-nous avec Pasquin? Et quel est le motif, à notre égard, de cette conduite? Peut-être, à bien chercher, en trouverions-nous un qui serait loin d'offenser notre amour propre. Pour ma part, Messieurs, je suis convaincu que c'est le même que le célèbre ministre Colbert signalait à son fils, homme de beaucoup de talent, quand il lui disait, en parlant de Louis XIV : *« Sois sûr, mon fils, d'être déshérité, si jamais le roi vient à se douter qu'il a moins d'esprit que toi. »*

Et pourtant, Messieurs, le sort des découvertes est assuré, et la raison finit, tôt ou tard, par faire toute seule ce que l'autorité ne peut jamais faire. De toutes les condamnations prononcées contre Luther, celle de la Sorbonne fut la plus remarquable par sa violence. « On devait (disait-elle), plutôt employer les » flammes que le raisonnement, contre l'arrogance de ce sec- » taire. » Et, depuis ce manifeste, le bûcher fut toujours la dernière raison de la Sorbonne. Mais cela n'empêcha pas les écrits du luthéranisme de se répandre dans tout le royaume, et l'esprit de la réforme de s'introduire même dans les Écoles. Leçon aussi importante qu'inutile pour ceux qui ont le pouvoir en main, de ne pas en user vainement, pour dire à la raison ce qu'elle doit croire ou rejeter, et de lui laisser à elle-même le soin de ses propres affaires !

Il sera toujours malaisé pour une autorité, quelle qu'elle puisse être, de vouloir, d'elle-même, faire le partage des erreurs et des vérités dans les sciences, et de remuer, à tout propos, le vase où nagent pêle-mêle les unes et les autres ; ce n'est, au contraire, qu'en les abandonnant à leur propre poids et à leur pesanteur, si je puis dire spécifique, que la précipitation peut avoir lieu, et que les erreurs, comme un *caput mortuum*, venant se poser au fond, laisseront aux vérités la région supérieure, d'où elles se répandront dans l'atmosphère.

L'histoire dit encore, qu'avec l'insuccès l'autorité n'a jamais recueilli, dans ces sortes d'interventions, que du ridicule.

Écoutez, Messieurs, le prince des satiriques.

J'ai besoin de vous lire textuellement ce qu'il écrivait au

siècle de la circulation et du quinquina ; car l'*arrêt burlesque* de Boileau n'a fait que stigmatiser, d'une manière aussi gaie que spirituelle, les arrêts sérieux du Parlement et des Facultés, contre les découvertes de l'époque.

« Arrêt *donné en la grande chambre du Parnasse, en faveur des maîtres-ès-arts, médecins et professeurs de l'université de Stagire, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.*

» Vu par la Cour, la requête présentée par les régens, maîtres-ès-arts, docteurs et professeurs de l'Université, tant en leur nom, que comme tuteurs et défenseurs de maître Aristote, ancien professeur royal en grec dans le collége du Lycée, et précepteur du feu roi, de querelleuse mémoire, Alexandre dit le Grand, acquéreur de l'Asie, Europe, Afrique et autres lieux ; contenant que, depuis quelques années, une inconnue, nommée la Raison, aurait entrepris d'entrer par force dans les Écoles, et pour cet effet, à l'aide de certains quidams factieux, prenant les surnoms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes, gens sans aveu, se serait mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien et paisible possesseur desdites Écoles, contre lequel, elle et ses consorts auraient déjà publié plusieurs livres, traités, dissertations et raisonnemens diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine, ce qui serait directement opposé aux lois, us et coutumes de ladite Université, où ledit Aristote aurait toujours été reconnu pour juge sans appel et non comptable de ses opinions ; que même, sans l'aveu d'icelui, ladite Raison aurait changé et innové plu-

sieurs choses en et au dedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, laquelle elle aurait cédée et accordée au cerveau. Et ensuite, par une procédure, nulle de toute nullité, aurait attribué au cœur la charge de recevoir le *chyle*, appartenant ci-devant au foie; comme aussi de faire voiturer le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites vexations, que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été admis dans lesdites Écoles. — Plus, par un attentat et voie de fait énorme contre la Faculté de médecine, se serait ingérée de guérir, et aurait réellement et de fait guéri quantité de fièvres intermittentes, comme tierces, doubles-tierces, quartes, triples-quartes et même continues; avec vin pur, poudre et écorce de quinquina et autres drogues inconnues audit Aristote et à Hippocrate, son devancier, et ce, sans saignée, purgation, ni évacuation précédentes; ce qui est non-seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif, ladite Raison n'ayant jamais été admise ni agrégée au corps de ladite Faculté, et ne pouvant, par conséquent, consulter avec les professeurs d'icelle, ni être consultée par eux, comme elle ne l'a, en effet, jamais été; nonobstant quoi, et malgré les plaintes et oppositions réitérées des sieurs Blondel, Courtois et Denyan (professeurs de Paris qui étaient contre le quinquina et la circulation), et autres défenseurs de la bonne doctrine, elle n'aurait pas laissé de se servir toujours desdites drogues, ayant eu la hardiesse de les employer sur les médecins même de ladite Faculté, dont plusieurs, au grand scandale des règles, ont été guéris par lesdits remèdes; ce qui est d'un exemple très-dangereux, et ne peut avoir été fait

que par mauvaises voies, sacriléges et pactes avec le Diable.

» Vu les libelles intitulés : *Traité du quinquina*, et autres pièces attachées à ladite requête, signée Chicaneau, procureur de ladite Université; Ouï le rapport du Conseiller commis; tout considéré :

» La Cour, ayant égard à ladite requête, a maintenu et gardé, maintient et garde ledit Aristote en la pleine et paisible possession et jouissance desdites Écoles; ordonne qu'il sera toujours suivi et enseigné par les régens, docteurs, maîtres-ès-arts et professeurs de ladite Université, sans que, pour ce, ils soient obligés de le lire, ni de savoir sa langue et ses sentimens, et sur le fond de sa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au cœur de continuer à être le principe des nerfs, et à toutes personnes, de quelque condition et profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant toute expérience à ce contraire; ordonne pareillement au *chyle* d'aller droit au foie sans plus passer par le cœur, et au foie de le recevoir; fait défense au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de médecine. Défend à la Raison et à ses adhérens de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, doubles-tierces, quartes, triples-quartes, ni continues, par mauvais moyens et voie de sortiléges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues non approuvées ni connues des anciens; et en cas de guérisons irrégulières par icelles drogues, permet aux médecins de ladite Faculté, de rendre, selon leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades, avec casse, séné, sirops, juleps et autres remèdes propres à ce; et de remettre lesdits malades en tel et semblable état qu'ils étaient auparavant, pour être ensuite traités selon les

règles, et, s'ils n'en rechappent, conduits au moins à l'autre monde suffisamment purgés et évacués. A donné acte aux sieurs Blondel, Courtois et Denyan de leur opposition au bon sens. Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des Écoles de ladite Université; lui fait défense d'y entrer, troubler ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclaré janséniste et ami des nouveautés. Et, à cet effet, sera le présent arrêt lu et publié aux Mathurins de Stagire, à la première assemblée qui sera faite pour la procession du recteur, et affiché aux portes de tous les colléges du Parnasse, et partout où besoin sera.

» Fait ce 38e jour d'août onze mil six cent soixante et quinze.

» Collationné avec paraphe. »

Et c'est ainsi, Messieurs, que l'abus de l'autorité a si souvent forcé la raison au silence, et que peu s'en est fallu qu'au nom de l'autorité, on ne défendît au genre humain de penser.

III.

Arrivés à ce point, demandons-nous avec candeur, Messieurs: Sommes-nous, avons-nous été jusqu'ici « stationnaires, crédules, immobiles? »

A l'École de Montpellier, la réponse est facile: elle défie hardiment ses ennemis de citer une seule grande découverte qu'elle ait proscrite ou dont l'adoption tardive ait coûté à son amour propre.

Ce n'est pas la Faculté de Montpellier qui a des décrets à effacer contre la *saignée*, le *quinquina*, la *circulation*, l'*antimoine*,

l'*inoculation*, le *mesmérisme*, et, fort heureusement pour sa gloire, le modèle de l'arrêt burlesque n'a pu être pris dans ses registres. Elle n'a jamais compté dans son sein des Riolan, des Guy-Patin, des Denyan et autres, famille d'hydrophobes, acharnés contre ce qui, de près ou de loin, sentait la découverte. Mais, en compensation, elle a à offrir à la reconnaissance publique, des professeurs, martyrs de la plus grande découverte des temps modernes ; je veux parler de l'introduction des remèdes chimiques.

Vous ne l'ignorez pas, les persécutions dont Renaudot, médecin de Montpellier au XVIIe siècle, fut l'objet de la part de la Faculté de Paris, eurent pour motif les opinions de ce médecin sur l'emploi de ces nouveaux instrumens de guérison, et la haute protection dont le cardinal de Richelieu honora le fameux médecin de Montpellier, ne fut pas de trop pour le soustraire à la haine de Jean Riolan et de ses sectaires.

Turquet de Mayerne, professeur de notre École, a été également redevable à la part qu'il prit dans la grande discussion sur les préparations chimiques et à l'habileté avec laquelle il les maniait, d'une renommée qui le conduisit à être successivement premier médecin du roi Jacques d'Angleterre et de Charles Ier, son fils. Et la plus grande illustration médicale de notre Faculté au XVIIe siècle, Lazare Rivière, doit à ses sympathies pour les nouveaux remèdes, une bonne partie de son lustre, le grand Haller n'ayant pas hésité à lui en faire un titre de gloire (1).

---

(1) *Celebris suo ævo clinicus..... Primus in hâc scholâ (Monspeliensi) chymica medicamenta cum plausu dedit,...* dit Haller dans sa Biblioth. de Médecine-pratique, tom. II, pag. 461.

Ces nobles esprits de la Faculté de Montpellier surent apprécier avec justesse la vérité naissante, surent la défendre avec courage et s'immoler presque à son service. Mais, un beau jour dans leur vie paya largement toutes les tribulations qu'ils avaient traversées. Ce jour-là fut celui où ils eurent conquis définitivement à leur idée, le droit de compter parmi les découvertes. Pour mériter la même destinée, n'hésitons pas, Messieurs, à demander au Ciel, s'il se trouve sous nos pas quelque grande idée proscrite, n'hésitons pas à lui demander une vie entière de calomnies, et, s'il le fallait, de persécutions injustes !

Sachons donc suivre les traces de nos ancêtres, et tâchons, s'il se peut, d'accroître, au lieu de laisser chômer, les belles traditions de science et de conduite qu'ils nous ont laissées sur cette terre classique de la médecine ! Ne sortons pas de ces belles traditions dont nous sommes les légataires ; elles suffisent à notre conduite et à la gloire de la Faculté dont elles forment le patrimoine; et si les chances de la destinée amenaient demain des circonstances analogues, conduisons-nous comme se sont conduits nos prédécesseurs, comme ils se conduiraient encore s'ils se trouvaient à notre place.

J'ouvre l'histoire de la Faculté de Montpellier, et je trouve cette ligne de conduite, tracée de main de maître par une de nos célébrités du siècle passé, jugeant nos célébrités du XVIIe.

Voici les remarquables paroles d'Astruc :

« On doit rappeler à ce sujet, pour lui donner les éloges qu'elle mérite, la conduite des médecins de Montpellier, relativement à la grande discussion concernant les *remèdes chimiques*.

Les médecins de Montpellier n'eurent garde de les approuver en aveugles, comme les empiriques ; mais, ils n'entreprirent point non plus de les exclure sans les avoir examinés : ils les essayèrent avec prudence, et quand ils en eurent reconnu les vertus, ils s'en servirent avec sagesse. — Les ménagemens qu'ils gardèrent dans cette épreuve, méritent de servir d'exemple pour la manière dont on doit employer les *remèdes nouveaux*. On pourra s'en instruire amplement dans les ouvrages de Turquet de Mayerne et de Lazare Rivière, professeurs de Montpellier, auxquels la France est principalement redevable de l'introduction des remèdes chimiques dans la pratique de la médecine. »

Quelles nobles paroles, Messieurs, et surtout quels nobles exemples ; et que de leçons pour tout le monde dans ces quelques lignes !

Mais, si cela a été aux XVIe et XVIIe siècles, cela continuera toujours à avoir lieu dans notre École, où les hautes persuasions de la raison et de la vérité auront toujours un plein succès, où toutes les idées saines trouvent des intelligences prêtes à les recevoir, et où tous les sentimens généreux rencontrent de si nombreux échos.

Sachons donc sortir, Messieurs, des ornières de l'imitation, et ne nous traînons point sur les pas de qui que ce soit en fait de découvertes. Jugeons-les en elles et par elles, pour nous et envers nous ; et, les sévères leçons de l'histoire toujours présentes à notre raison, rappelons-nous que l'avenir devient vite du présent et le présent du passé, et que si nous portons nos regards sur le passé, l'avenir s'apprête à porter les siens sur nous-mêmes.

Rappelons-nous que l'avenir sera, dans cent ans d'ici, de l'histoire ; et qu'à cette même place, nous serons jugés par la

postérité, comme nous jugeons nous-mêmes à cette heure, les hommes et les siècles qui nous ont précédés dans la route.

Ne rejetons donc pas les bonnes et véritables *innovations ;* c'est nous-mêmes, notre propre honneur, notre propre gloire, et, oserai-je le dire, notre propre intérêt qui l'ordonnent. Il faut que Montpellier évite le sort de Venise et des villes flamandes, qui s'affaissèrent sous elles-mêmes pour avoir été stationnaires. Il faut, au contraire, qu'il sache ajouter aux progrès de la veille, les développemens du lendemain. Les Écoles marchent à leurs destinées à l'instar de certaines ombres du Dante, et il leur est impossible de s'arrêter même dans la prospérité.

Marchons en conséquence, dans la voie de la vérité progressive, qui ne peut être que la loi des découvertes. Discernons les vraies des fausses ; mais, de grâce, ne rejetons pas les unes, et n'acceptons pas les autres sans les entendre.

Soyons donc sages, Messieurs, sans être timides ; allions la prudence à la fermeté ; ayons enfin une fière et tranquille indépendance d'esprit, et une liberté d'examen qui est notre droit, et je dirai notre devoir, lors même qu'elle aurait quelque peine à se faire absoudre. La persécution, méprisons-la ; — le ridicule, bravons-le, — et rappelons-nous toujours, qu'il n'y a plus, dans les sciences, de Josué possible, à qui il soit donné d'arrêter le soleil de vérité qui luit sur le monde.

FIN.

